

Du féminin des femmes : (femmes, langue, corps, écriture) / Anne-Marie Houdebine-Gravaud. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 6 (2000), pp. 267-283.

Bibliogr.

Notes au bas des pages.

I. Femme (Philosophie).

PER L1037 / FL76950P

DU FÉMININ DES FEMMES

(FEMMES, LANGUE, CORPS, ÉCRITURE)

Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD
Université René Descartes Paris V - Sorbonne

"On ne naît pas femme, on le devient". "L'anatomie c'est le destin". "Qu'est-ce qu'une femme?" "Que veut la femme?" Entre ces diverses citations célèbres (de Simone de Beauvoir à Freud) s'énonce la problématique de l'être-femme au XXe siècle.

La première phrase insiste sur l'acquis, sur les images et identifications sexuées qu'imposent la société, la culture. Avec elle apparaît l'importance du gender, comme disent les Américaines, mal traduit ou du moins de façon ambiguë en français par *genre*, qui renvoie au masculin et féminin, à la morphologie (à la forme) de la langue française, ainsi qu'aux rôles sexués, aux rapports de sexualité¹, déterminés par l'histoire, la société, la famille et imposés à chaque enfant qui doit s'humaniser, se civiliser en passant dans les codifications socio-culturelles, en s'y aliénant d'une certaine façon, comme le disent les psychanalystes, pour advenir en tant que personne, sujet, parlant.

Dans le cadre d'une telle hypothèse, la différence des sexes n'est rien d'autre qu'une détermination socio-historique, une sorte de conditionnement subi; qu'homme et femme soient dissemblables est imposition historique, sociale; la culture est le résultat d'une production patriarcale privilégiant les hommes et leur compétition. Que nous connaissions beaucoup de créateurs et peu de créatrices est donc le résultat de

(1) Notions qui traduiraient mieux à mon sens ce "gender", sauf si l'on continue inconsciemment les stéréotypes et que *genre* renvoie aux "mauvais genre", celui des "personnes du sexe", selon les discriminations sexuées que véhicule la langue comme nous le verrons un peu plus loin.

l'Histoire² qui non seulement occultent ces dernières, comme l'ont montré les travaux des historiennes féministes, mais ne leur donnent pas le moyen de surgir comme telles: la transgression - car émerger comme sujet solitaire est toujours transgressif - étant bien plus interdite aux femmes qu'aux hommes. Que chez elles ne surgissent que peu de créatrices et encore moins de génies est donc due à leur longue oppression.

Qui n'a pas entendu même dans les années soixante que les femmes ne pouvaient être de grandes musiciennes, ou de bonnes humoristes, ou d'importantes écrivaines. Un exemple littéraire: qui "crée" le "nouveau roman" Alain Robbe-grillet, Claude Simon, Michel Butor ou Nathalie Sarraute? La question est mal posée, il ne s'agit que d'une terminologie inadéquate de critique journalistique. Certes mais pourtant, creusez un peu votre mémoire: quels noms s'attardent plus aisément dans le social, le culturel? Pensons aux musiciens, aux peintres, aux écrivains. La statistique, comme la langue, les privilégie. Qui récuserait de tels arguments? La culture et l'Histoire inhibent les femmes plus que les hommes, en ne leur tendant qu'une identification, une aliénation masculine, aliénation qui peut aller jusqu'à la folie puisque les mots n'ouvrent pas d'autres visions que celle du "créateur". Car les mots d'une langue offrent une vision du monde et proposent au sujet des noms pour s'identifier, rêver. Les mots jouent sur les mentalités, les aspirations. Camille Claudel, dont on dit aujourd'hui qu'elle est un génie (une génie?) vaut bien Rodin qui d'ailleurs s'en inspira aussi; et si l'on privilégie les sculptures de ce dernier comme ayant plus de force, est-ce par stéréotype, habitude... ou goût? Jusqu'où jouent les stéréotypes culturels "jusqu'aux plus intimes de nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir"³? Dire *sculpteur* ouvre un champ de connaissance, d'associations, de Michel Ange à... César, entre autres. Attend-on le savoir faire de "l'homme" et les idées ou formes qui s'y associent, ou un étonnement, du singulier, du nouveau, venus d'une singularité, comme demandait Baudelaire? Mais reprenons le fil associatif: quelle sculptrice

(2) Avec H pour marquer qu'il s'agit de l'histoire collective, même si celle-ci est incorporée par chaque personne.

(3) Autre citation de S. de Beauvoir moins connue.

peut entrer alors en scène? Je ne soutiendrai pas pour autant que la création de Camille Claudel aurait été facilitée si ce terme lui avait été proposé, même si cela a pu se dire. Elle est de fait une grande *sculptrice* ou *sculptrice* ou *sculpteur* (selon les façons de féminiser que propose le français) nous le savons aujourd'hui. Hélas cette réelle reconnaissance de sa création est trop tardive; plus tôt elle aurait pu l'aider à vivre et sa famille à accepter sa transgression.

Et parmi les philosophes combien de temps a-t-on mis pour parler d'Hannah Arendt ou chez les psychanalystes de Lou A. Salomé, de Mélanie Klein, Hélène Deutsch ou Maria Torok? Reviennent les statistiques toujours complices du sens commun, c'est à dire des rationalisations acquises: dans tous les champs intellectuels ou créatifs il y eut plus d'hommes que de femmes, en politique aussi. Dans un pays qui exile les femmes de l'héritage du trône il ne peut exister que des rois! Poids de l'Histoire, les statistiques toujours en témoignent et par là, soulignons-le, de la responsabilité des sexuations masculines-mâles occupant tous les champs du pouvoir et partant du savoir.

Oui toute une partie des inhibitions intellectuelles ou créatrices des femmes viennent des impositions socio-culturelles qu'elles ont dû incorporer, avaler, avec la langue dans laquelle elles sont entrées et qui les a tissées dans la famille, et la culture par les images qu'on leur a présentées pour faire d'elle une sage et belle petite fille et une "vraie femme" (une "femme-femme" comme l'on dit pour insister sur sa féminité codée de douceur et de mignardise plus que sur sa force possible qui pourrait faire craindre une "virago", un caractère qui apparaîtrait comme "mauvais caractère" - sauf rare exception). A ce titre *Le deuxième sexe* fut libérateur, comme le furent les nombreux ouvrages qui jaillirent plus tard des études féministes: ainsi l'inhibition, voire la bêtise qu'on croyait la sienne, apparaissaient comme étant celle d'un groupe, le résultat d'une oppression. Ce groupe pouvait alors se révolter, reconstruire sa mémoire occultée en se rappelant les révoltes passées comme les avancées antérieures des femmes. De nouvelles figures féminines surgissaient du passé qui pouvaient permettre de nouveaux rêves, de nouvelles identifications. Les contes dont on nous abreuvait aux filles sages et un peu gourdes, attendant Le Prince, pouvaient s'effacer au profit d'héroïnes moins téméraires et plus proches.

Certes on nous avait parlé de Jeanne D'Arc ou de Jeanne Hachette et même d'Aliénor promouvant les arts à la cour d'Aquitaine ou de Louise Labé grande poétesse ou encore de Marie de Médicis, vraie mégère, et des maîtresses des rois, La Montespan, la du Barry, etc. ou dans la lignée "amour" déjà "glamour" de Joséphine de Beauharnais la frivole, aimée de Bonaparte, et dans celle des victimes de la "pauvre" Marie Antoinette etc.; de Sapho plus rarement, des Précieuses à peine, sauf celles ridiculisées par Molière et très peu de quelques révolutionnaires malgré la grande place accordée dans l'enseignement du français à cette part plus ou moins glorieuse mais fortement identitaire de l'Histoire de France! Bref il s'agissait toujours d'héroïnes promues par d'exceptionnelles circonstances, de grandes amoureuses, ou de grandes victimes. Les savantes et les héroïnes, que j'appellerais mineures, ou "du quotidien" n'ont surgi que du fait des travaux féministes, en particulier ceux de Michelle Perrot, Geneviève Fraisse, etc. Mais aujourd'hui encore si l'on peut citer Olympe de Gouges, Lucie Stone, Marie Curie ou Marguerite Durand, parle-t-on autant des héroïnes de la Résistance que des hommes glorieux de cette époque et les beaux et émouvants livres de Charlotte Delbo atteindront-ils jamais la notoriété, tardivement acquise il est vrai, de ceux de Primo Levi? Ou Margaret Mead, Germaine Tillion la renommée de Marcel Mauss ou Lévi-Strauss?

Le mouvement féministe a permis aux femmes de surgir; il les a comme autorisées à écouter leur côté créatif et à le jouer sur la scène publique. Car créer elles ont toujours su; créer elles le faisaient, elles savaient le faire, au quotidien, dans la cuisine, la couture, l'éducation des enfants. Un héritage culturel vient des femmes même s'il fut occulté comme leurs inventions scientifiques, leurs créations intellectuelles: les travaux des féministes déconstruisent ces effacements et l'on s'aperçoit de plus en plus de l'importance occulte des femmes, si décisive souvent dans la carrière et la réussite sociale des hommes, comme l'a excellemment montré Maupassant (dans *Bel Ami*) ou comme l'indiquent aujourd'hui encore les dédicaces de nombreux ouvrages "à ma mère", "à mon épouse", dévouée à l'évidence, "à ma fidèle collaboratrice", sans qui l'œuvre ou la découverte célébrée n'aurait pas vu le jour. Je pense à celle de la pénicilline par exemple et même à la mise au jour de la psychanalyse par Freud grâce à ces patientes; rapidement dit, Dora fit

découvrir le transfert, Emmy von N. et Elisabeth von R l'association libre (contre l'hypnose), Anna O. la cure de paroles (talking cure), avec la métaphore du "ramonage de cheminée" (chimney-sweeping) témoignant de l'effet de la parole pour un sujet dans une psychanalyse.

En même temps que ces recherches des historiennes et des philosophes, des écrivaines voulant faire bouger la chape culturelle et langagière, cherchaient un style singulier, spécifiant, qui dirait "de la femme", de la femme enfin secouant ses chaînes d'imposition et trouvant ou retrouvant quelque chose de spécifique: le féminin d'une femme. Mais pour qu'une femme arrive à se dire, il faut qu'une et une se dise(nt)⁴ et qu'une et une autre encore, écoute(nt), lise(nt), y croi(en)t un peu, rêve(nt) de façon désirante à ce féminin spécifique. Car si Anna O. et d'autres purent faire entendre l'inconscient à Freud c'est qu'il était là, écoutant et désirant l'entendre pour donner au monde une autre oreille. Comme celui ou celle qui se consacre à la peinture, ou à l'écriture, propose un autre regard, des mots nouveaux, une nouvelle façon de dire, l'élan d'une autre langue dans la langue existant. Pour cela le Mouvement des femmes qui permettaient aux femmes de parler "entre elles" fit surgir leurs voix, diverses et convergentes à la fois, proches de l'oral, de sa fluidité, de ses redondances, de ses reprises, de ses suspens. Nombreuses sont en effet dans la parole orale les phrases interrompues, les constructions non canoniques, les répétitions. Une non maîtrise due à l'immédiateté, une non linéarité fixiste caractérisent les propos oraux, chez les hommes et les femmes, et peut-être plus encore chez elles au moindre héritage socio-historique d'écriture. Mais de s'être écoutées, d'avoir entendu, recueilli leur supposé bavardage - car eux seuls discutent même si c'est de voitures ou de sports! alors qu'elles seules bavarderaient même s'il s'agit du destin de la famille ou du monde, de l'éducation des enfants, etc. - elles ont aussi osé écrire et trouver non "le parler-mec" obligé mais leur propre parole et ses trouées.

Ce fut l'époque des affrontements en particulier au sujet de "l'écriture féminine" chez les écrivaines elles-mêmes, les unes déployant ce terme

(4) Cette écriture pour inscrire et le singulier et le pluriel.

et refusant l'occultation sous le genre masculin; les autres⁵, exhibant la vanité des premières et n'entendant jamais le *vain* du mot *écrivain* qu'elles dénichaient dans *vaine* de *écrivaine*, se paraient de généralité, de l'universalisme du genre humain. Celui-ci, non déniale mais à construire sans doute sur un mode moins neutralisant ou effaçant les femmes, joue souvent contre - et non avec - le repérage de la différence des sexes; différence que Freud note comme un des dénis privilégiés: on voudrait surtout n'en rien savoir ce qui permettrait d'éviter la castration symbolique.

L'acceptation de la différence des sexes ouvre la deuxième phase de la réflexion ancrée dans les trois dernières citations du début de ce texte: recours au roc de l'anatomie, du physiologique avec cet étrange rapport au temps, à la fluidité, que décrivent de nombreux textes de femmes autour des années 1970, tentant de parler de ce qui leur paraît spécifique, de leur corps donc. De leur *corps*? Mais qu'est-ce à dire? Pour un corps parlé, parlant, l'anatomique ou le physiologique voire le génétique comme certains veulent nous le faire accroître sont-ils si décisifs? Et le désir, comment s'y inscrit-il? C'est cette énigme que formule Freud dans son célèbre "Was will das Weib?" traduit par "que veut la femme?" ou Marivaux par "Qu'est-ce qu'une femme?". Il me semble que dans leur demande ils tentent de creuser autrement que par le recours à la sexualité imposée culturellement cette mystérieuse question de la différence des sexes et du "secret" de la femme ou du féminin. Comme les femmes vont tenter de le mettre au jour avec nombre de textes sur la difficulté ou le bonheur d'être dans un corps de femme (à propos du sang menstruel par exemple) ou du rapport fusionnel quasi incestueux à la mère, etc. Freud considérait d'ailleurs que l'Œdipe - on pourrait dire aussi le désir d'inceste et la castration - n'est pas vécu, traversé de la même façon par le garçon et la fille. Lacan produisait des formules diverses de la sexualité pour en témoigner. C'est que l'origine anatomique est liée à l'héritage familial, social et à la parole: un corps parlé, parolé, parlant n'est plus seulement de "la

(5) Je ne les citerai pas mais que de noms en mémoire. Et les choses ont-elles tellement changé? c'est que se profile alors la problématique si complexe d'une "essence" ou d'une "existence" "du féminin" et en particulier "du féminin des femmes."

viande", de la chair à cause de l'ancrage intime nouant imaginaire, réel et symbolique pour un sujet dans le langage "condition [même] de l'inconscient" (Lacan).

Sur les traces de ces auteurs, des psychanalystes femmes, en particulier Luce Irigaray et Michèle Montrelay témoignaient à leur tour de cette différence des sexes et d'une spécificité féminine, en travaillant et la langue et... ce que nous appelons toujours, faute de mieux, "le corps" des femmes, corps tissé dans le langage, les fantasmes, le désir inconscient...

Des critiques littéraires, des écrivaines œuvraient alors dans le même sens ainsi que des linguistes, d'une autre façon. Ces dernières ou derniers - car il y eut dans leur rang des hommes féministes⁶ - en mettant au jour les occultations, effacements ou discriminations sexuelles dans les langues (Anne Bodin, Mary Ritchie Key, P. Guiraud, etc.) montraient l'aspect linguistique des impositions sexuées. Ces analyses, en dépassant les codifications sémiotiques gestuelles, mimiques, ou vestimentaires, également mises au jour mais plus aisément repérables (cf. par exemple dans les images publicitaires, l'inclinaison du visage chez les femmes, les mains arrondies en coupe offerte ou contenant le visage, et non en poing comme chez les hommes) creusaient jusqu'à l'intime de chaque un, de chaque une. Car le sujet parlant - parlêtre - se construit dans une langue et s'identifie sous le regard et la parole de l'autre dans les noms que lui propose la langue dans laquelle il entre.

La mise au jour des effacements, occultations, des femmes sous le genre masculin pour le français ou des discriminations péjorantes voire injurieuses, réitérées dans le discours, ou des disparités existant dans les couples de termes désignant les hommes et les femmes a eu, sans autant de gloire, un rôle analogue à celui du *Deuxième sexe*: une levée de culpabilité. Nous n'étions pas la cause de ces injures, de ces discriminations, ou même de ces occultations. Cette transparence

(6) Je peux en citer au moins un qui se revendique comme tel (P. GUIRAUD, *Sémiologie de la sexualité*, Paris, Payot, 1978 p. 12 outre ceux qui ont soutenu par exemple l'action de féminisation des noms de métiers

n'était pas la nôtre, ni cette infériorité. Elle était là, inscrite dans les mots qu'on nous tendait, qui nous construisaient dans la langue et la culture héritage certes, mais touchant au plus intime, là où langue et corps, symbole, affect et fantasme se nouent pour tisser un sujet.

Quelques exemples de ces divers éléments peuvent être ici brièvement donnés pour éclairer ceux - plutôt que celles - qui de n'en avoir pas fait l'expérience discriminante - en douteraient.

Certaines langues imposent à leurs sujets parlants *un parler féminin* et *un parler masculin* nettement différenciés de telle sorte que des activités, à nos yeux identiques, sont nommées différemment selon qu'elles sont parlées par des femmes ou par des hommes (Mary Ritchie Key). En français des variétés (structures de phrases, termes, prononciations, contenus des discours) sont repérables comme indice de sexuation: l'emploi d'adjectifs comme *mignon*, *joli-joli*, *adorable*, joue ce rôle pour les femmes et celui de mots grossiers pour les hommes. Même si les temps changent, certains d'entre eux restent interdits aux filles, aux femmes. Aussi quand une écrivaine les utilise, transgressant les tabous et déconstruisant la syntaxe par une sorte de parlécrite, hérité d'un mixte oral/écrit comme Alina Reyes, hésite-t-on encore aujourd'hui à penser qu'il peut s'agir d'une femme⁷.

Le fait est connu des analystes des discours, non seulement les parlars peuvent être sexués et la langue discriminante, mais les propos des hommes et des femmes ne sont pas entendus de la même façon, lors d'interviews, de conférences, de conversations, de textes de fictions.

Dans les livres d'enfants comme dans les romans pour adultes, elle *chuchote* encore souvent *d'une voix douce* et *cherche son regard*, ou demande quelque information ou *interroge*, peu assurée qu'elle est. Quand elle *crie c'est d'effroi* ou *d'horreur*, rarement de *colère*, ce qui sied mieux aux hommes. Si elle *minaude* moins, elle *rougit* ou *pâlit* toujours, *baisse* ou *incline* la tête et même les yeux "d'un air modeste". Si son regard est *fier* c'est lorsqu'elle affronte une agression, mais la plupart du temps, elle finira "soumise et comblée" "dans des bras puissants". Entre-

(7) Expérience faite en cours de maîtrise de sciences du Langage en 1997-98 (Université René Descartes- Paris V).

temps elle aura su *pleurer* de toutes sortes de façons, "doucement" ou "à gros sanglots hoquetants". Ce qui est refusé au petit garçon. Il s'entend dire très tôt qu'il ne doit pas pleurer pour être un homme.

Incorporés par l'héroïne trop bien dressée de cette histoire, les modèles se perpétuent, que la langue et les discours confortent régulièrement; alors il est des possibles identitaires qu'elle est amenée à se refuser. Ainsi se perpétue une sorte de scène, où les femmes sont toujours considérées comme des êtres seconds, méprisables ou dangereux, à maintenir en dépendance. A elle seule on a dit "Sois belle et tais-toi!", "jeune et jolie gourde"!

Avec de telles qualifications comment devenir, advenir, s'inventer comme femme? D'autant que non seulement les discours mais les identifications mêmes que permet la langue dans les dénominations qu'elle propose aux filles sont ou effaçantes (occultantes) ou discriminantes, ce qui les laisse transparentes, inhibées, infériorisées.

Le masculin ne nomme pas les femmes. On veut le présenter comme neutre alors qu'il n'est qu'un effacement ou au pluriel une neutralisation (cf. *le journaliste, la journaliste, les journalistes*). Il a de fait valeur d'occultation et la trop fameuse règle du "masculin l'emportant sur le féminin" en témoigne. C'est là "le fascisme linguistique" que dénonçait Barthes. A l'université rencontrerait-on 30 étudiantes studieuses et un étudiant que, la règle s'appliquant, on devrait dire *les étudiants studieux* où l'on peut ne pas percevoir qu'il s'agit d'étudiantes. On peut en effet entendre que *seuls les étudiants (mâles) sont studieux* et qu'elles ne le seraient pas. Des enquêtes (près d'enfants et d'adolescent(e)s) sur des énoncés comme "les hommes préhistoriques", "Les Parisiens", etc. ont montré que 80% des associations étaient masculines, d'où au lieu de "Français!" l'apostrophe "Françaises, Français!" de Charles de Gaulle et de ses successeurs en politique. Successeurs car le masculin est alors de rigueur!

On aperçoit là le lien étroit entre paroles et représentations, entre idéologie et langue, avec occultation des femmes sur les plan politique et social - comme dans l'expression *les droits de l'homme*. D'où dans certains pays la substitution à *homme* d'appellations plus universalisantes, tels *être humain, genre humain* ou *personne* (cf. *les droits de la personne* au Québec).

La discrimination se rencontre aussi dans les couples de mots sexués ou termes identitaires et les métaphores injurieuses ravalant la femme au rôle de prostituée. Ainsi en est-il pour les paires *homme/femme, fils/fille, gars/garce, mâle/femelle, savant/savante*, etc. *Homme*, on vient de le rappeler, peut représenter le genre humain en même temps que désigner l'humain mâle, alors que *femme* signifie ou l'être humain femelle (*la femme*) ou l'épouse (*sa femme*). *Fille* renvoie à la lignée familiale en face de fils ou encore à l'être humain femelle non adulte (*fille/garçon*) outre les connotations sexuelles (*fille ou femme de mauvaise vie = garce*).

Vieux beau n'est guère glorieux, mais que dire de *vieille peau, vieux croûton, vieille outre*, qui s'adressent à une femme. Alors elle court après la jeunesse pour ne jamais devenir une *vieille rombière* susceptible d'être rejetée au profit d'une *jeune et jolie gourde*! Ces termes, à valeur de contenant (*outre, gourde*), indiquent qu'une femme est réduite, linguistiquement, à son apparence (*peau, croûton*), à son corps, anatomique, compris comme réceptacle. Même le sexe ne la préserve pas: Un *don Juan* ou un *Casanova* est un séducteur, mais une femme qui se permet ce genre de sport peut être dite une *allumeuse*, autrement dit, *une prostituée, une professionnelle*, voire *une fille* ou même. La maternité non plus ne la protège pas (cf. *c'est une vraie lapine!*) et la maintient passive: un homme *fait un enfant* à une femme, *il l'engrosse*. Elle, *elle tombe enceinte, elle attend un enfant. Elle lui a fait un enfant* est rarement dit, sauf dans l'expression *elle lui a fait un enfant dans le dos* qui implique une tromperie. L'infidélité d'un homme peut être prouesse, celle d'une femme est insupportable et dans certaines civilisations punie de mort. En français *être cocu* est injurieux; *cocue* non attesté montre qu'on n'envisage pas la question pour une femme. C'est que la préoccupation du mariage prévaut pour elle ou celle de la sexualité: *veuf* est dérivé de *veuve*, puceau de *pucelle*, et non l'inverse. Ce statut familial, d'épouse et de mère, apparaît dans le paradigme *madame/mademoiselle* (soit l'opposition <mariée> / <non mariée>) qui n'existe pas pour les hommes: *monsieur*. Le temps est-il d'ailleurs si lointain où l'on envoyait une fille à l'école sans se préoccuper du métier qu'elle choisirait puisqu'elle serait amenée à le laisser pour se marier et avoir des enfants? Et si les temps changent, on lui demande toujours lorsqu'elle est interviewée comme responsable

politique, syndicale, ou professionnelle, si elle est mariée, combien elle a d'enfants, ce que pense son mari de la profession qu'elle exerce.

Rôles tracés, repérables qui faisaient (font encore?) d'elles seules un être de "nature" immuable (cf. *l'éternel féminin*) autorisée à n'avoir pour rêve d'avenir que l'Amour et la Maternité⁸ mais non le savoir qui "enflammerait leur imagination trop vive" (comme dit Fénelon excluant la science de l'éducation des filles).

Les qualificatifs dérivés de l'autre sexe la désignant, *hommasse*, *virago*, etc. sont dépréciatifs. *Une femme masculine* n'est plus tout à fait une femme, puisqu'elle n'est pas *féminine*. Alors qu' un *homme féminin* est compris à notre époque comme un homme sensible, délicat, ce qui n'a rien d'une injure! Or celles-ci sont si fréquentes, si constantes pour nommer les femmes qu'elles viennent affecter tous les noms au féminin (cf. *professionnelle*)⁹ d'où le refus de la féminisation des noms de métiers chez certaines. Ainsi se transmet la préférence pour l'identification mâle, dans le langage, dès le langage. N'adresse-t-on pas encore aujourd'hui un compliment à une femme, en particulier sur le plan professionnel, en la traitant... d'*homme* ("elle vaut bien un homme", "cette femme, c'est un vrai mec", etc.).

Ainsi dès les premières acquisitions verbales, les petites filles apprennent-elles leur infériorisation et l'identification au masculin proposé, même si en elle, et devant le miroir et dans quelques rêves d'avenir, quelque chose insiste, résiste qu'il s'agisse de ses images les plus intimes ou de son identification sociale, citoyenne. Si les projets d'avenir, "l'image du métier, se construisent dès la petite enfance chez les filles comme chez les garçons"¹⁰ il est clair qu'il importe de s'adresser à elles autrement, de les parler, de les écrire différemment.

Ces phénomènes langagiers, porteurs d'une double morale sociale,

(8) Les majuscules pour marquer l'emphase

(9) Cf. Texte d'Isabelle ALONSO, donné lors d'une conférence - 6/11/99: Un homme fort est un homme puissant / une femme forte est une femme grosse [...], un expert est un scientifique / une experte s'y connaît au plumard, un professionnel est un homme compétent / une professionnelle est une pute, Un homme publique est un homme connu / une femme publique est une pute, etc.

(10) Cf. *Fille ou Garçon*, Catherine VALABREGUE, Magnard, 1985, p. 41.

sexuelle, et de difficultés identitaires, ne manifestent-ils pas l'ancrage intime pulsionnel et pas uniquement culturel, social? N'est-ce pas de ce fait que la langue les enregistre et qu'ils perdurent malgré leur déconstruction, puisque celle-ci ne suffit pas.

Une fois ces discriminations mises au jour, reste à promouvoir cette identité nouvelle, sociale, subjective, pour qu'une femme puisse se définir autrement que dans la sphère du privé, autrement que comme reproductrice et mère et de ce fait surgir dans le public comme créatrice, de mode, de chansons (après quelques années, de probation? de levée d'inhibition? Barbara n'est pas seulement chanteuse de Brassens ou de Brel mais productrice de ses textes), ou comme humoriste, cinéaste, écrivaine, etc...

Créatrice, écrivaine... Les noms de métiers au féminin aident ainsi des femmes à asseoir leur rêves. Encore une fois qu'on ne se méprenne pas. Les mots ne servent pas à toutes. Les plus fortes, au désir suffisamment violent, peuvent transgresser les codes: il n'est que de songer à Chanel, à Colette. Mais ils aident toutes les autres. Les lettres reçues lors du travail de la commission de féminisation des noms de métiers l'a bien montré¹¹. D'où dès les années 1970 au Québec, et en 1984 en France un travail linguistique et une action pour la féminisation des noms de métiers, permettant de nouveaux rêves, de nouvelles identités sociales aux filles, aux femmes. Action soutenue par une majorité de femmes, bien qu'on exhibe toujours contre les féminisantes, celle qui résistent à la féminisation ou la rejettent sous prétexte de s'effacer sous l'universel, le masculin présenté comme tel alors qu'il n'est que le résultat d'histoires faisant Histoire et de désirs de dominants gérant les discours. Aussi existe-t-il également - et le Québec est particulièrement avancé sur ce plan en ce qui concerne la langue française commune - des recherches anti-sexistes sur les agencements textuels des discours pour y éviter les effacements ou traces discriminantes sexuellement.

(11) 1984-86, installée par Yvette Roudy, ministre des droits de la femme et présidée par Benoîte Groult. Proposition de féminisation émise dans une circulaire de février 1986, signée par Laurent Fabius, alors Premier Ministre, qui n'a réellement commencée d'être appliquée que lorsque des ministres-femmes l'ont désiré et ont mené sur ce plan une action (1997).

Je n'en donnerai ici qu'un exemple, emprunté à une anecdote de ma propre biographie. Petite fille, j'entendis un jour une interview de Colette; elle était questionnée sur son appartement, son quotidien, son amour des chats. Je ne sais plus qu'elle fut la question mais la réponse s'inscrivit en lettres de feu. Incongrue, inouïe (in-ouïe comme pourrait écrire Ponge) elle sonne encore à mon oreille: "oui je la suis". Là où les usages conventionnels emploient pour homme ou femme une neutralisation soit le pronom *le*, elle produisait un féminin, exhibant de la femme. Je n'ai jamais oublié: de la femme pouvait se dire. De la femme au féminin, sans compromis masculin. Ce sont de telles transgressions linguistiques qui, comme "les mots nouveaux pour des réalités [et mentalités] nouvelles" (V.Hugo) peuvent faciliter de nouvelles identifications, de nouvelles identités, mimétiques pour voler le pouvoir aux hommes, ou différentes, innovantes, créatrices.

Faire l'homme, utiliser *le parler-mec* a été une des tentations du renversement idéologique féministe; un peu trop mimétique, ce ne fut donc pas la seule voie: trouver le féminin, de la femme pour une et une femme, a été aussi un objectif bien que la langue et la socialité ne renvoient pas ce modèle. Il y eut encore une troisième proposition, celle de l'androgynie, moins bisexualité affirmée qu'effacement des différences (déli?).

La révolte contre les stéréotypes et les infériorisations peut en effet passer par le mimétisme, jouant l'identification aux valeurs mâles par leur rapt. Vol du pouvoir, vol de leurs valeurs, premier temps de la reconquête d'une existence non occultée, non infériorisée par de nouvelles désignations, traces d'inscription sociale, ou par l'exhibition en tant qu' emblèmes des nominations injurieuses, comme firent les Noirs Américains. Est-ce alors jouer l'altérité, le nouveau, le féminin, comme en cherchant de nouvelles façons de dire, d'écrire au plus près du corps parlant? Cependant pour aborder cette deuxième voie peut-être faut-il aussi la première, celle qui revendique le même droit pour les femmes que pour les hommes; ce qu'on appelle aujourd'hui parité et qui peut être dit droit à la création intellectuelle, artistique et partant au *génie*.

Mais ces termes *création*, *génie*, seront-ils entendus, écrits d'une nouvelle façon, porteurs d'autres sémantiques ou resteront-ils figures

masculines érigées, bien peu féminines? Le génie ne relève-t-il pas, ou ne relève-t-il que de la compétitivité masculine toujours au plus près de la rivalité des petits garçons entre eux ou par rapport à l'organe du père. Cette compétition, cette rivalité sont-elles ce que recherchent les femmes, ce que désire leur féminin? Peut-être le génie dépend-il plutôt de la transgression, d'une singularité qui ouvre d'autres regards, qui altère les codes acquis. Hétérogénéité dont chaque être a besoin pour soutenir sa traversée des imagos parentales, les lâcher, assumer sa solitude, son exil, et aller ainsi au devant des rencontres du fond de sa singularité. Si faire émerger ce féminin est possible alors les hommes eux-mêmes bénéficieront de ce surgissement spécifique des femmes, car chaque singularité sera acceptable; sous certaines lois de civilisation s'entend: interdits de l'inceste et du meurtre par exemple. Non sans savoir ces pulsions mais en recherchant sans fin ce qui fait humanisation de la barbarie.

On entend là autant la référence à la bisexualité potentielle de l'humain qu'aux virtualités d'identifications multiples, de chaque personne, puisque le sexe n'est ni naturel ni réductible au neuronal ou à l'anatomique et que la sexuation psychique est autant imaginaire que symbolique ou réelle. D'où jouons sur tous les fronts.

Je pourrai conclure avec ce dernier énoncé mais n'éluderai-je pas alors cette difficile question de "la femme" mise en scène au début du texte et glosée par le *féminin* et le *corps*? Ce roc du corps où se loge le plus intime et peut être même l'inconscient si l'on en croit Diderot (cf. *Les bijoux indiscrets*). Ce roc du corps que tentent de mettre au jour les écrivaines utilisant jusqu'au plus intime d'elles-mêmes, jusqu'au cri - sortie de l'autisme - entrée dans la comédie humaine avec un évidemment non comblé; ce que les linguistes ont découvert justement dans les parlars féminins aux nombreuses modalités¹² nuancant les discours, évitant la doxa toujours quelque peu phallique, la maîtrise rationalisante, rationalisée de l'écrit. L'ordonnance, la clarté, la logique supposées de la langue française se voient alors quelque peu maltraitées dans les errances de l'oralité (le parlécrite) ou les transgressions lexicales ou syntaxiques.

(12) Exemples de modalités, *peut-être, néanmoins*, ou d'hétérogénéités discursives, avec énonciatifs, *si je puis dire, disons, si vous voyez, si l'on peut dire*, etc.

Ratures, ruptures, innovations dans la parole et *l'écriture-corps* (Carmen Boustani)¹³.

Le *roc du corps*? Malgré l'anagramme (*cor(ps)-roc*) l'image qui signale comme un noyau d'irréductible, n'est-elle pas trop virile encore? Ne faudrait-il pas lui préférer le trou, le vide, l'évidement, une fluidité archaïque, primaire toujours là relançant le sujet, soumis à l'aliénation aux codes - roc, noyau, cœur - qui permet d'éviter la psychose.

La question présentée est donc toujours à déployer ce me semble. Le rôle des impositions culturelles est attesté mais jusqu'où incorporé, jusqu'où rejetable, même quand on déconstruit les codifications et leurs contraintes? Celles-ci résistent en nous, puisqu'elles permettent aussi des "bénéfices secondaires" comme disent les psychanalystes: il est parfois plus aisé de vivre à l'ombre de la culture, comme à l'ombre d'un mur ou d'un homme protecteurs, que de surgir seule, génie transgressant les codes.

Mais qu'on ne se trompe pas. Revendiquant ici l'hypothèse d'une spécificité féminine, je ne l'ancre ni dans une identité sexuée (les rôles) ni dans une origine sexuelle, anatomique, mais dans un rapport à soi, à l'autre, au monde, intime, singulier, hétérogénéisé, au corps, à la langue où joue également un héritage (familial, social, historique), parlé, fantasmé dans la chaîne des mots, des images (métaphores ou métonymies) qui nous sont adressées, des noms qui nous ont forgées, tissées et que nous avons avalés avec délice ou crachés avec douleur ou rancœur.

Chaque enfant venant au monde est cadré, mouliné, parolé, culturé (moulé dans et par la culture et les discours). Garçon et fille. Les filles un peu plus cadrées, piétinées que les garçons.

De ces diverses recherches et productions du XXe siècle, on peut dire, je crois, qu'une femme peut surgir - hélas dans certains pays seulement - comme sujet non accablé sous son destin, comme responsable de lui selon sa façon à elle, ses identités plurielles possibles et non plus monolithiques. Identifications plurielles, sans figement,

(13) Carmen Boustani, *L'écriture-corps chez Colette*, Bordeaux, éd. Fusart, 1993, 1998.

avec et sans répétitions, qui laisseront accueillir en soi des images diverses de la féminité au féminin, de l'actif phallique à la douceur passive; femme multiple voire mosaïque et "être au monde", personne humaine, *individue*; à parité, avec différence parce que singularité, non sans loi, comme je l'ai dit plus haut, afin d'*ouvrer* - ouvrir, ouvrage et œuvre liés - d'ouvrer dans la socialité sans trop de leurres ou de compromis en sachant l'infinie servitude humaine, l'infinie difficulté à advenir comme sujet dans la dérision de la survie sociale.

Ainsi les femmes, par leur mouvement de déconstruction et d'innovation, de travail du féminin, leur expérimentation des limites, permettent-elles - avec d'autres - à chaque une, à chaque un d'émerger avec d'autres voix, d'autres styles; comme l'ont favorisé pour le sujet, dans ce siècle, d'autres domaines, celui de la psychanalyse par exemple, ou d'autres révoltes.

Mais la gestion du même et de l'autre, du rapport au temps, au langage qui traverse et fait advenir l'humain, n'est pas pour autant close.

BIBLIOGRAPHIE

- AEBISHER, Verena et Claire FOREL, *Les femmes et le langage*, Paris, PUF, 1985.
- AEBISHER, Verena, *Parlers masculins, parlers féminins*, Paris, Delachaux - Niestlé, 1983.
- BOUSTANI, Carmen, *L'écriture-corps chez Colette*, Bordeaux, éd. Fusart, 1993, 1998.
- GUIRAUD, Pierre, *Sémiologie de la sexualité*, Paris, Payot, 1978.
- HOUDEBINE A-M: "Les femmes et la langue", *Tel Quel*, 74, Paris, Seuil, 1977, p. 84-95.
- HOUDEBINE A-M: *Les femmes et l'institution*, n° spécial de la revue 34-44, Paris, Université Paris VII, UER Sciences des textes et documents, "Les femmes dans la langue", 1984, p. 11-17.
- HOUDEBINE A-M: *Femmes, sujets des discours*, *Cahiers du CEDREF*, Paris VII, sous la resp. de M. MARINI. "De la femme dans les discours. Construction idéologique et analyses sémiologiques", 1990, p. 51-76.
- HOUDEBINE A-M: - *Sexualité, mythes et culture*, "Sexualité et identité ou du codage de la différence sexuelle", Paris, L'Harmattan, 1990, p. 199-232.
- HOUDEBINE A-M: *La femme dans la langue du peuple au Brésil*, Eliane VASCONCELLOS, traduit du brésilien par Monique Le Moing et Marie-Pierre Mazeas, Paris, L'Harmattan, 1994.
- HOUDEBINE A-M: *La féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, (sous la direction de), Paris, L'Harmattan, 1998.
- RITCHIE KEY, Mary, *Male/Female Language*, New York, 1975.
- VALABREGUE, Cathrine, Paris, Magnard, 1985.